

LA LIBERATION DE DECIZE

1 - Les jours critiques (début septembre 1944).

Dans le Nivernais, la première quinzaine de septembre est la plus mouvementée depuis les tristes jours de juin 1940. La fuite des troupes allemandes s'accompagne d'un regain de violence : des véhicules volés, des magasins pillés, des machines sabotées, des maisons incendiées, des otages fusillés. Pour les multiples groupes de maquisards - et surtout pour les résistants de la dernière heure - c'est l'occasion de nouveaux coups de main, parfois imprudents, parfois mal coordonnés. C'est aussi l'occasion des règlements de comptes avec les traîtres, miliciens ou délateurs. Il convient plutôt de retenir l'enthousiasme qui soulève ces jeunes gens, vainqueurs des nazis et décidés à rénover la nation.

Les troupes qui libèrent la Nièvre sont hétérogènes : aux résistants nivernais s'ajoutent les hommes de la Division Légère d'Auvergne et des unités d'éclaireurs S.A.S. anglais, canadiens et français parachutés dans le Morvan¹. Il y a inévitablement des moments de flottement entre les différents états-majors. Mais, assez rapidement, le préfet Jacquin, le président du Comité Départemental de Libération Pierre Gauthé ("Duc" dans la Résistance) et les chefs militaires imposent l'ordre républicain et réussissent à éviter les excès qui se sont produits dans d'autres départements.

A l'issue de cette quinzaine, les maquisards qui le désirent sont intégrés à l'armée structurée de la France-Libre. Ils partent combattre dans l'Est de la France cette armée allemande qui est vite réduite à défendre son propre territoire. L'*amalgame* des forces de libération, voulu par le général de Lattre, a parfois provoqué chez les maquisards des malentendus, des rancœurs.

1 Les soldats du Special Air Service at War ont été formés pour animer la guérilla dans les pays occupés. Une centaine de ces spécialistes ont été envoyés renforcer les maquis du Morvan, avec des jeeps et des armes (opérations *Houndsworth* et *Verveine*). Leurs chefs étaient les colonels Alec Muirhead et Huntington, le major Bill Frazer, le capitaine Denby. D'autres S.A.S., commandés par le colonel Bourgoïn, sont venus d'Orléans et du front de l'Ouest.

2 - La Colonne Rapide n°6 de la Division Légère d'Auvergne ².

Formation de la Division Légère d'Auvergne.

Dans les premiers jours de septembre 1944, la Division Légère d'Auvergne est formée autour de Clermont-Ferrand. Elle regroupe près de 9000 hommes issus de formations diverses : plusieurs maquis F.F.I. du Cantal et de l'Allier, 1250 hommes de la garnison de Vichy (parmi lesquels un escadron de gendarmerie mobile, des fusiliers-marins ³ et la "Garde du Maréchal" ralliée *in-extremis* à l'Armée de Libération), des militaires de l'ancienne Armée d'Armistice (dissoute en décembre 1942), le groupe Jeunesse et Montagne ⁴, des Polonais, des combattants Nord-Africains, ainsi que des résistants fraîchement enrôlés.

Le rôle de cette division, défini par l'état-major de la Première Armée (général de Lattre) est de remonter l'Allier et la Loire et d'intercepter les troupes allemandes refluant du Sud-Ouest et du Massif-Central. Elle dispose de véhicules variés, fournis par les maquis, par la population civile, ou pris à l'ennemi. Des officiers de liaison anglais accompagnent ces troupes, parmi ceux-ci le major Mac Pherson viendra inspecter les défenses sur la Loire. La Division d'Auvergne n'est que l'*avant-garde* du Groupe Mobile du Sud-Ouest, une force qui atteindra rapidement 35000 hommes, dont les chefs sont les colonels Schneider et Fayard ("Mortier").

La division est répartie entre plusieurs Colonnes Rapides (C.R.). La C.R. 6, forte de 700 hommes, part le 6 septembre de Clermont-Ferrand en direction du Donjon : elle doit franchir la Loire aux ponts de Diou et de Cronat, "*nettoyer*" la zone entre Digoin et Decize, entrer en contact avec les maquis

2 Cf. Henri Laurent, *Souvenirs d'Auvergne*, Revue *Jeunesse et Montagne*, n°173, 174 et 175. Henri Laurent, officier proche du colonel Thollon, a rédigé l'historique de la campagne d'après le J.M.O. de la C.R. 6, qu'il tenait en septembre 1944.

3 Ces 120 fusiliers marins, commandés par le lieutenant de vaisseau Fontaine, étaient auparavant détachés à Vichy et Cusset, où ils assuraient la garde de l'amiral Darlan. Ils se sont joints à la C.R. 6 au début du mois de septembre.

4 « *Jeunesse et Montagne est un mouvement paramilitaire créé en 1940 pour conserver groupés les cadres de l'Armée de l'Air et pour faire effectuer aux jeunes un « service national », analogue aux Chantiers de Jeunesse. Les cadres de Jeunesse et Montagne étaient dans leur majorité acquis à la Résistance et relevaient de l'Organisation de Résistance de l'Armée depuis la rupture en 1942 de l'Armistice. Le commandant Thollon, pilote de chasse, « as » de 40, était le chef de l'Ecole des Cadres, installée à Chamonix, puis repliée à Theix, près de Clermont-Ferrand.* » (Précisions de M. Henri Laurent, dans une lettre de septembre 1994).

F.F.I. du Nivernais et protéger la rive droite du fleuve. Elle est placée sous les ordres du colonel Thollon.

La C.R. 5 est chargée, quant à elle, d'occuper une partie de la Saône-et-Loire autour de Paray-le-Monial. La C.R. 7, venue de Toulouse et beaucoup mieux aguerrie, est envoyée "*en pointe*" à Autun et dans le Morvan ; elle sera sévèrement accrochée à Etang-sur-Arroux et participera à la difficile prise d'Autun.

Il s'agit de couvrir la première Armée Française qui remonte la Saône et surtout de bloquer l'importante colonne allemande Elster.

Il faut arrêter la colonne Elster.

Le 20 août, alors que les Anglo-Américains débarqués en Normandie ont conquis le Nord-Ouest de la France et descendent vers la Loire, alors que les troupes débarquées en Provence remontent vers Lyon et la Bourgogne, il reste près de 100000 soldats allemands dans le Sud-Ouest, le Poitou, le Limousin. Ils reçoivent l'ordre de marcher le plus vite possible en direction de la Loire, puis du Nord-Est. C'est l'opération *Herbstzeitlose* (colchique d'automne). Les soldats allemands du LXIV^e Corps d'Armée (commandé par le général Sachs) sont divisés en trois colonnes : les groupes de combat du général Nake et du général Täglichsbeck réunissent les unités les mieux équipées (environ 68000 hommes), le groupe de marche du général Botho Elster rassemble des marins, les garnisons des Landes, des soldats isolés ou de petites unités auxiliaires ; chaque groupe dispose de bataillons d'artillerie anti-aérienne. Des troupes d'élite et la marine restent pour occuper les poches de Royan, La Rochelle et Saint-Nazaire.

Les deux premiers groupes traversent le Berry et le Nivernais dans la première semaine de septembre. Leurs convois sont harcelés par les résistants et par l'aviation américaine, mais l'essentiel des troupes réussit à remonter vers le front.

Le groupe Elster part d'Angoulême et Poitiers ; il doit franchir la Loire, selon les prévisions, le 7 septembre au plus tard, quelque part au sud de Nevers. Or, le 6, les villes de Bourges et Nevers ont été libérées, le pont de Nevers⁵, celui du Guétin et celui de La Charité sont gardés par les F.F.I. et les premiers F.F.L. arrivés du nord ; les ponts de Cosne et de Saint-Thibault sauteront le 9.

L'itinéraire de la colonne Elster s'infléchit vers le sud. Le 8 septembre, environ 6000 Allemands traversent le pont de Mornay. Ils se dirigent ensuite

⁵ Les deux ponts de Nevers ont été minés par les Allemands. Les Résistants ont réussi à déminer le pont de Loire, mais le pont de chemin de fer a sauté.

vers Saint-Pierre-le-Moûtier et Decize. Une course de vitesse s'engage avec la C.R. 6...

Mouvement de la C.R. 6 vers la Loire.

Le 6 au soir, la C.R. 6 occupe Le Donjon ; le lendemain matin elle est à Digoin, ville que traverse la C.R. 7 dans les heures qui suivent. L'avant-garde de la C.R. 6 (compagnies Goaille et Lisbonnis) entre à Bourbon-Lancy, les compagnies Colliou, Eynard et Aubry occupent le pays entre Loire et Allier et atteignent Lucenay-les-Aix.

Le soir du 7 septembre, le lieutenant de vaisseau Fontaine et sa section de fusiliers-marins se rendent à Luzy. A l'entrée de la ville, un combat violent les oppose à un fort groupe d'Allemands, ils ont dix tués⁶.

Le vendredi 8 septembre, à 17 heures, le colonel Thollon entre à Decize. Plusieurs compagnies de la C.R. 6 ont déjà investi la ville, arrivant des deux côtés de la Loire : la compagnie Eynard par la rive gauche, et par la rive droite la compagnie polonaise du lieutenant Kierwack, la compagnie Durif de tirailleurs nord-africains, la compagnie Goaille.

Les maquisards locaux participent à la Libération.

Quelques combats opposent, ce jour-là, les F.F.I. du Bloc-Maquis Decize et les derniers Allemands. L'accrochage le plus important se déroule à Brain. Plusieurs Allemands sont encerclés entre le château, la ferme de la régie et la route. Une fusillade éclate avec les hommes de la compagnie Mercier et des Nord-Africains de la C.R.6, six Allemands se rendent et laissent plusieurs morts. Du côté des assaillants, on déplore la mort de trois soldats nord-africains et celle de Georges Nouveau, fusillé par Allemands à la ferme de Brain.

Le commandant "Fleury" (de Soultrait) est lui-même pris dans une embuscade. Voici son récit.

"A l'arrivée à Decize, le commandant "Fleury" apprend qu'un engagement a lieu à Brain avec un groupe armé important d'Allemands. Il envoie tout de suite le lieutenant « Blanc » à son camp pour y prendre les éléments disponibles de sa Compagnie et se porter en renfort sur Brain. De sa personne, il rejoint la Garenne, prévient le capitaine "Thomas" des dispositions prises avec la compagnie Blanc et donne des ordres pour aiguiller dans la même direction les deux autres compagnies. Rendez-vous est pris pour 15 heures avec "Thomas" à Verneuil.

⁶ Cf. dossier établi par M. Jacques Boutelet, avec le témoignage du fusilier-marin Quénéhervé.

A 16 heures, à Verneuil, le commandant "Fleury" trouve une liaison le prévenant que l'affaire de Brain étant terminée, le capitaine "Thomas" a axé ses compagnies sur La Machine, le renseignement ayant été donné par des habitants de Verneuil qu'une grosse quantité d'armement a été abandonnée par les Allemands à Faye.

Reconnaissance est faite immédiatement sans grands résultats (quelques caisses de munitions, 2 ou 3 fusils, quelques obus de 45...)

Pour accélérer, il est décidé de rentrer directement à Decize par la route nationale. A 500 mètres de Faye, la voiture croise un Allemand en armes : arrêt immédiat, désarmement de l'Allemand stupéfait et embarquement de celui-ci.

Continuant la route, un groupe plus important (12 environ) d'Allemands se rencontre ; ceux-ci se couchent dans le fossé et mettent la voiture en joue. En marche arrière, la voiture se replie dans le premier virage (le commandant "Fleury", le capitaine "Chevrier" (Adrien Sadoul) et le lieutenant Liene ne disposant que d'un revolver et d'une carabine).

Bien que le prisonnier n'ait pas encore repris ses esprits, il est décidé de le renvoyer auprès de ses camarades pour les décider à se rendre. Il retourne seul et l'on entend de grandes discussions et, quelques minutes après, les Allemands se profilent au virage mais, presque immédiatement après s'arrêtent et se mettent en position de tir dans les fossés.

Il ne reste plus qu'à aller chercher du renfort, ce que fait le commandant "Fleury" qui, un quart d'heure plus tard, ramène une douzaine d'hommes. Il est trop tard... les Allemands sont partis en rampant dans les fossés...

Retour à Decize. Le commandant "Fleury" est blessé d'une balle au pied, blessure sans aucune gravité. Dès pansement fait, le commandant "Fleury", toujours accompagné du capitaine Chevrier et du lieutenant Liene, part à la recherche du commandant Renaud, commandant la Colonne Est ⁷. La liaison est réalisée vers 10 heures du soir à Cronat.

Retour à la Garenne vers 24 heures. le commandant "Fleury" apprend que la Compagnie Blanc a été placée au Sud de la Loire, où elle garde le canal et les débouchés de la région de Cossaye."

La colonne Elster à Dornes.

La situation est plus inquiétante à Dornes. Les F.F.I. libèrent la ville dans la journée du 8 septembre, mais dès le soir, on apprend qu'une forte

⁷ Le commandant de génie Renaud, ou "Renard", est responsable du minage et éventuel dynamitage des ponts dans la C.R. 6 (précision de M. Henri Laurent).

colonne allemande s'approche, venant de Chantenay-Saint-Imbert. Les F.F.I. et les gendarmes mobiles de la C.R. 6 se retirent dans les bois environnants. Le 9 au matin, le bourg de Dornes est investi par les Allemands. Les habitants sont réunis dans une remise de l'Hôtel du Commerce où ils sont tenus en otages. Claude Caillaux, ancien combattant de 14-18, n'obtempère pas aux ordres des ennemis ; il s'enfuit, une valise à la main ; il est abattu dans la rue.

Deux jeunes F.F.I. s'engagent à moto sur la route de Saint-Pierre-le-Moûtier. Ils ne s'aperçoivent que trop tard qu'ils roulent vers la colonne allemande ; le jeune Jean-Henri Lafaure est tué, son camarade parvient à s'enfuir. Un autre maquisard malchanceux, le cycliste Chambonneau, tombe entre les mains des Allemands à Saint-Pierre ; il est arrêté et conduit à la prison de Moulins, dont il sort le lendemain quand la ville est définitivement libérée.

Dans la nuit du 9 au 10 septembre, la colonne repart vers Decize et Nevers et les F.F.I. peuvent reconquérir Dornes. *"Ainsi s'acheva une journée qui restera longtemps gravée dans le coeur de ceux qui la vécurent"* : l'adjoint au maire conclut ainsi son rapport ⁸.

La colonne Elster tente de franchir la Loire.

Ces Allemands qui se replient sont maintenant environ 11000. Leur intention est de franchir la Loire. Mais où ? Sur la rive droite, personne ne connaît leurs intentions. Passeront-ils au Fourneau (Bourbon-Lancy), à Cronat, à Decize, à Imphy, à Nevers, plus au Nord ? L'ordre est donné par le colonel Schneider de les en empêcher par tous les moyens, y compris la destruction des ponts.

Des dispositions pour assurer la défense des ponts sur la Loire sont prises dès le 8 au soir. Cent gendarmes de la Garde du Maréchal sont postés au Fourneau, un escadron de Gendarmes Mobiles à Gannay, la compagnie Goaille et des F.F.I. du Bloc-Maquis de Decize au pont du faubourg d'Allier, les deux sections Dupuy et Amanieu à Saint-Léger-des-Vignes pour la surveillance du barrage, les soldats polonais du lieutenant Kierwack au Gué-du-Loup.

Il semble que plusieurs désaccords se soient produits ce jour-là entre le général Elster (qui est encore à Châteauneuf-sur-Cher) et le colonel Brugert, qui commande l'avant-garde ; alors que des premiers pourparlers de reddition se sont engagés entre Elster, des chefs F.F.I. de l'Indre et du Cher et des émissaires américains, Brugert est décidé à forcer le passage et à

⁸ A.D.N., cote 999 W 62, documents fournis par les maires pour servir à l'Histoire de la Libération.

conduire les éléments les plus aguerris de la colonne jusqu'en Allemagne. Et forcer le passage, c'est d'abord franchir la Loire à Decize⁹.

Le soir du 8 septembre, un détachement allemand parvient jusqu'aux abords du canal latéral, à Germancy. Quelques accrochages ont lieu avec des petits groupes de maquisards. Des éclaireurs allemands tentent de franchir le fleuve sur le barrage, ils sont repoussés.

Le pont de Gannay est miné par les gendarmes. Sur celui de Decize, qui avait déjà été détruit partiellement en 1940, un détachement du Génie s'affaire dans l'après-midi du 9 septembre. De part et d'autre du pont, du côté de la ville, prennent position la section Angot (dans la maison Cliquet) et la section Sabatié derrière les premiers remparts ; les défenseurs disposent d'une mitrailleuse d'avion récupérée la veille et "bricolée", de quelques F.M. et d'un canon.

"Un moment pénible nous était réservé : l'intervention suppliante du propriétaire des maisons situées à proximité du pont - soufflées en 1940 et difficilement remises en état depuis. Se sont joints à lui des Decizois auxquels la destruction du pont rendrait la vie aussi difficile qu'elle l'avait été pendant de longs mois après juin 1940. Tous nous prient instamment d'éviter une nouvelle explosion qui ruinerait ces longs efforts. Thollon leur dit simplement : "Nous ne tenons pas plus que vous à voir détruire ce pont qui fait partie de votre patrimoine. Nous ne le ferons qu'en cas de nécessité absolue. Songez, toutefois, à ce que pourra devenir votre ville si l'ennemi force le passage"¹⁰.

A Cronat, on déplore deux morts : le sergent Azéma, qui s'est tué lui-même par mégarde d'une rafale du F.M. qu'il vérifiait, et le soldat Queuille tué la veille à Champlevois, près de Cercy-la-Tour, par des motocyclistes allemands.

Un autre combattant de la C.R. 6 va mourir à Decize le 13 septembre, dans la caserne des gardes mobiles, des suites de ses blessures : Henri Boyé, caporal-chef F.F.I., né le 28 avril 1921 à Montauban (Tarn-et-Garonne).

9 Michel Jouanneau, *La Fin des illusions. La capitulation de la colonne Elster*, livre édité par l'auteur, 1984.

10 Henri Laurent, *op. cit.*, n°174, p. 27.

3 - La destruction du pont de Decize et la défense de la ville.

Nouvelle attaque allemande.

Dans la nuit du 9 au 10 septembre, les ponts de Cronat et de Decize sont détruits par explosion. A 21 heures, celui de Cronat explose. Le colonel Thollon n'a pas donné l'ordre et il s'étonne, car il n'y a alors aucune attaque ennemie ; par-dessus lui, le colonel Schneider a ordonné impérativement la destruction préventive.

A Decize, vers minuit, les Allemands tentent à nouveau de forcer le passage. Après un bref engagement, ils se retirent, laissant trois morts au Gué-du-Loup. En face, dans le faubourg d'Allier, un commando de six hommes appartenant à la compagnie Goaille croise les éclaireurs ennemis qui semblent préparer un nouvel assaut. Les Français tirent, abattent un Allemand, s'enfuient et traversent le fleuve à la nage. Ils donnent l'alerte.

Les Allemands déclenchent alors un tir de mitrailleuses, de mortiers et de fusées éclairantes sur la ville. Des obus éclatent près de la place Hanoteau, dans un pâté de maisons appelé "la cour des miracles". Un enfant est tué, **Yvon Papier** ; il avait treize ans. Une dizaine de personnes sont blessées, dont trois grièvement : Juliette Bonnot, qui a les jambes criblées d'éclats, Jeannine Gouagout-Régnier et Mme Vêvre sont conduites à l'hôpital de Nevers¹¹. Un autre tir touche de plein fouet le bâtiment Cliquet, mais les guetteurs ont eu le temps de protéger leurs positions par des colmatages et des sacs de terre.

Les fusils-mitrailleurs en position face au pont et un canon de tranchées placé sur la terrasse de l'école Sainte-Marie répliquent par des tirs croisés. Au Gué-du-Loup et au barrage, les patrouilles ennemies rebroussement chemin, se heurtant à des tirs violents.

C'est alors que le pont saute.

Qui a ordonné la mise à feu, et pourquoi ?

Une controverse oppose, pendant les jours suivants, plusieurs responsables de la Résistance nivernaise, les autorités municipales et les chefs de la C.R.6. Thollon et Goaille avaient bien précisé à leurs subordonnés, au cours de la journée du 9, que la mise à feu des explosifs ne devait intervenir que si l'ennemi s'engageait sur le pont. Pendant la fusillade, qui dure près de quatre heures, les responsables des postes avancés Sabatié et Malignas demandent un ordre écrit, qui ne viendra jamais.

¹¹ Cf. Roger Jaillot, article consacré à Yvon Papier, journal *Sud-Nivernais*, n°6, 9 novembre 1990, p. 2.

Un conciliabule se tient au cours d'une accalmie entre Sabatié, Malignas, Reversac (chef artificier) et des officiers de liaison, émissaires du colonel Schneider : le lieutenant-colonel Seguin et le major Mac Pherson. Reversac allume la mèche, à faible distance du détonateur ; il n'a que le temps de s'abriter pour se protéger ¹².

Seul le tablier est endommagé, mais la circulation automobile est impossible. Toutefois, le passage pourrait être rétabli après quelques travaux. Le lendemain, dimanche 10 septembre, le colonel Thollon installe son P.C. à l'Hôtel de la Gare. De nouvelles charges de dynamite sont placées et le pont est complètement détruit vers 11 heures. *"Lorsque nous les quittâmes, ils [Malignas et ses soldats] me dirent combien leur coeur était triste, tant ils avaient espéré que "leur pont", auquel ils s'étaient attachés au cours de ces heures intenses, obtiendrait grâce* ¹³."

A midi, le pont d'Imphy est détruit de la même façon, après la libération de la ville par les F.F.I. de la Nièvre.

Etait-il nécessaire de détruire ces ponts ?

Pour les habitants de Cronat, de Decize, d'Imphy et de leurs environs, c'est évidemment un désastre. Il faudra des années pour reconstruire les ponts ; toute la circulation d'une rive à l'autre du fleuve dépendra de passerelles insuffisantes, instables, à la merci des crues.

Mais les chefs militaires disposaient d'autres arguments. Au cours de leur progression dans le Massif-Central, les maquisards venus du Cantal avaient été surpris par une colonne allemande, repoussée dans un premier temps, puis revenue franchir le pont de Rochetaillade. Plus récemment, pendant les journées des 8 et 9 septembre, les F.F.I. du bataillon Georges et le groupe Colliou, installés entre Moulins, Saint-Pierre-le-Moûtier et Decize, ont été *"traversés"* par la colonne allemande bien supérieure en nombre ; ils n'ont pu empêcher la réoccupation allemande de Dornes.

La destruction des ponts a forcé les Allemands à rebrousser chemin vers Saint-Pierre-le-Moûtier ; là, 2700 d'entre eux se rendent aux F.F.I. (les 30 hommes du premier bataillon motorisé de Haute-Loire, commandés par le lieutenant Deplante) et à un petit groupe de S.A.S. équipés de douze jeeps et d'uniformes américains : le capitaine Leblond, le lieutenant Alain Le Bobinnec et leur demi-escadron. 2000 prisonniers bloqués entre Moulins, Sancoins et Saint-Pierre sont conduits à Nevers dans les jours suivants et internés dans

12 Henri Laurent constate des discordances entre les déclarations des protagonistes, *op. cit.*, p. 29.

13 Henri Laurent, *ibidem*.

l'usine Thomson.

Le *Kampfgruppe* Burgert, qui avait tenté de forcer le passage à Decize, était puissamment armé : 3245 fusils, 128 fusils-mitrailleurs et mitrailleuses légères, 15 mitrailleuses lourdes, 3 camions équipés d'affûts jumelés de D.C.A., 5 canons de 105, 2 canons de 75... Il a perdu une vingtaine de soldats dans l'attaque du pont.

Le matin du 10 septembre, le général Elster signe à la mairie d'Issoudun un acte officiel de reddition. Le général américain Macon accepte cette capitulation. Les plénipotentiaires français, le colonel F.F.I. Chomel et le représentant du gouvernement provisoire Pierre de Monneron ne peuvent qu'assister à cet étrange accord qui satisfait l'orgueil du général allemand mais lèse les résistants de leur victoire. Les restes de la colonne, près de 20000 hommes armés mais n'ayant plus le droit d'utiliser leurs armes, sont dirigés vers Orléans, Beaugency et Mer-sur-Loire. Ils partent le mercredi 13 septembre, convoyés par deux cents parachutistes S.A.S. du colonel Bourgoïn. Trois jours plus tard a lieu la reddition effective devant les troupes américaines, qui récupèrent 613 véhicules automobiles et camions, 58 motos, 1514 chevaux, 698 bicyclettes, 13992 fusils, 436 mitraillettes, 17 canons, 458 mitrailleuses¹⁴. Le général Botho Elster, qui a été condamné à mort par le Führer le 7 mars 1945, a passé quelques années de captivité aux Etats-Unis, puis il est retourné en Allemagne, où il est mort en 1952.

S'ils avaient réussi le 10 septembre à franchir la Loire à Decize - ou à Cronat ou à Imphy -, après les durs harcèlements des jours précédents, les soldats de la colonne Elster se seraient certainement livrés à de terribles représailles. La Nièvre avait déjà suffisamment de communes martyres. Le major anglais Mac Pherson, qui accompagnait la C.R.6 et qui a assisté à la destruction du pont de Decize, a écrit plus tard : ***"L'opération clef a certainement été celle du pont de Decize, la nuit du 9 au 10 septembre. [...] Le général Elster et un colonel commandant les opérations m'ont déclaré très clairement que la capitulation avait été causée entièrement par l'impossibilité où ils s'étaient trouvés à traverser la Loire et l'Allier, au cours de leur marche vers l'est, ce qui avait pour conséquence d'exposer l'arrière de leurs colonnes ainsi arrêtées à des attaques aériennes possibles"***¹⁵.

14 *La Nièvre Libre*, 13 et 27 septembre 1944. Cf. Michel Jouanneau, *La Fin des illusions, la capitulation de la colonne Elster*, op. cit.

15 Extrait d'une lettre de Mac Pherson à Georges Rebattet, le 16 mars 1976, citée par le colonel Schneider et Michel Jouanneau, op. cit., p. 139.

Journal de route du soldat Gunter Faust ¹⁶.

« Aujourd'hui, 23 août 1944, nous quittons notre point d'appui après avoir détruit toutes les installations militaires. Nous nous mettons en route à 22 heures. Notre route nous conduit successivement par La Roche [sur-Yon], Parthenay, Poitiers, Chartero [sic pour Châteauroux] jusqu'à ce que nous atteignions enfin Decize le 9 septembre.

A Decize nous nous heurtons à une résistance ennemie accrue. En effet, à part cela, le voyage, en dehors de quelques incidents, s'était effectué sans difficultés.

A Decize se trouve un pont qui devait nous permettre de passer la Loire, mais il était fortement défendu par les terroristes ¹⁷. Nous disposions de cinq mitrailleuses de D.C.A. et en plus de quelques canons anti-chars, mais il est impossible de traverser le pont car l'ennemi l'a pris sous son feu.

Après un assez long échange de coups de feu, on enregistre une période calme que l'ennemi utilise pour faire sauter le pont. Nous devons alors nous retirer et établir nos quartiers ailleurs. Ce pont aurait d'ailleurs certainement pu être tenu par nous si notre commandement n'y avait renoncé.

Nous installons donc de nouveaux cantonnements à Saint-Germain [Chassenay] le 10 septembre ; là je me suis présenté comme volontaire pour une unité de choc.

Nous avons encore un certain nombre de maisons et un morceau de forêt à nettoyer. Après avoir perquisitionné dans plusieurs maisons, nous avons reçu des coups de feu venant de la forêt, mais les bandes armées qui nous avaient ainsi attaqués furent prises sous un feu violent. Nous pensions alors être un peu tranquilles mais, dans le courant de la journée, quelques terroristes cherchèrent à nouveau à nous attaquer. Le soir, nous nous sommes retirés tous dans un village et nous avons porté en terre le corps de nos camarades. »

16 Gunter Faust, né le 22 avril 1925, soldat de la 4e Cie du 221e Régiment de Grenadiers, a rédigé son journal lors du repli et des premiers mois de captivité. Texte traduit et repris par Pierre Demongeot, *op. cit.*, p. 76 et sq.

17 Le terme « terroriste » est habituellement utilisé par l'occupant, comme par tous les occupants de toutes les guerres d'invasion ou des guerres coloniales. Quelques jours après sa capture, Gunter Faust a entendu de la bouche du colonel de Champeaux : « On vous a dit que vous aviez affaire à des terroristes, nous sommes simplement des Français. » Cf. *La Nièvre Libre*, n°2, jeudi 14 septembre 1944, discours prononcé devant les prisonniers allemands.

Les otages de Saint-Germain-Chassenay.

De violents accrochages opposent ce groupe d'Allemands aux éléments avancés de la Division Légère d'Auvergne (des soldats nord-africains sous les ordres du capitaine Bonneval), près du pont de Chassenay, aux Bruyères de Paray (où un F.F.I. du Cantal est tué, Henri Druhiolles). Les Allemands ont eu deux morts qu'ils décident de faire enterrer à Saint-Germain. Ils cherchent à savoir où se cachent les résistants. Le matin du 10 septembre, ils arrêtent Emile Arousseau, son fils Jean, Louis Arousseau, MM. Bouillet et Barbetienne, qui sont alignés devant le mur de l'école de Saint-Germain et menacés d'être fusillés. Le maire Prugneau intervient, obtient la libération des otages ¹⁸.

La reddition.

Le lendemain, à Saint-Pierre-le-Moûtier, les officiers supérieurs allemands comprennent qu'ils sont encerclés et que toute retraite vers l'Est est impossible. Ils négocient pendant une partie de la soirée avec une délégation de chefs F.F.I. dirigée par le colonel Colliou et décident de se rendre.

Gunter Faust explique la suite des événements : « *On nous dit alors que plusieurs colonnes avaient été lancées dans plusieurs directions afin de reconnaître une nouvelle route, mais tout devait bientôt changer. C'est alors que j'ai vécu la période la plus triste de ma vie. Nos officiers nous ont vendus pour pas cher aux bandes de terroristes. C'était le 11 septembre 1944, le soir, que nous avons dû déposer nos armes et que nous sommes tombés près de Saint-Pierre-le-Moûtier aux mains de ces bandes. Le 12 au matin, les Français nous ont emmenés sur des charrettes qui nous conduisaient en captivité. Nous avons traversé ainsi les faubourgs de Nevers, puis la ville elle-même. C'est alors que l'on a pu voir la haine que les Français nourrissent contre nous.* » Comme ses camarades, Gunter Faust est conduit dans l'usine Thomson, où sont hébergés les prisonniers. Il participe pendant deux mois à des corvées de nettoyage de la ville de Nevers.

Parmi les parachutistes S.A.S. qui sont chargés de convoier les prisonniers allemands, il y a Lucien Neuwirth (futur ministre du général de Gaulle) alors âgé de 20 ans. Après avoir participé à un réseau de Résistance dans la Loire, il a rejoint Londres via les Pyrénées, un camp espagnol et Gibraltar. Engagé dans les F.F.L., Lucien Neuwirth se trouve à Orléans au début de septembre 1944. Il appartient à l'unité du colonel Bourgoïn qui

18 Pierre Ducroc, *Saint-Pierre-le-Moûtier*, Nevers, 1992, p. 104-105.
témoignage de M. Roger Vallet, lundi 5 juillet 2004.

Et

remonte la Loire et arrive à Saint-Pierre-le-Moûtier le 11 septembre.

Dans un livre autobiographique, *Ma guerre à 16 ans*, il raconte l'épisode suivant :

« Pendant trois journées nous accomplissons des missions insensées. Nous devenons convoyeurs des colonnes allemandes qui ont capitulé et que nous escortons jusqu'au camp d'internement. [...] Il est impératif que nos captifs ignorent que nous sommes des Français. En effet, leur commandement a posé une condition à leur reddition : ils ne rendront leurs armes qu'aux Américains, en aucun cas aux Français, ni aux maquisards qu'ils désignent comme terroristes. Eclairés par nos phares, les Allemands marchent comme de routine vers le camp qui leur est destiné, à Nevers.

[...] J'ai failli abattre avec mon colt un pseudo-maquisard affublé d'un brassard de fantaisie qui tentait de piller une charrette hippomobile des vaincus.

- Mais, c'est des Boches, bégaie-t-il indigné.

- Repose ça !

Les pillers de trophées, glanés sur les morts, les vaincus ou les ruines m'ont toujours fait horreur¹⁹. »

Témoignage de Guy Rameau.

Guy Rameau a effectué sa carrière au Service de la Navigation, à la Jonction ; il a travaillé avec Théodore Gérard, responsable du bureau d'affrètement de Decize.

"De par notre situation, nous sommes entrés en Résistance officiellement le 1^{er} Avril 1943 (date de réquisition par les Allemands des automoteurs de 80 cv et plus)²⁰. J'avais des contacts avec M. Mourier ; il tenait un magasin de fournitures alimentaires animales au faubourg d'Allier. Le 20 juillet 1944, M. Mourier nous a donné des instructions pour déterminer le point de ralliement avec le maquis : en aval de l'écluse de Champvert, face à la statue de la Vierge. C'est ainsi que j'ai rejoint avec le sergent Juilliot le maquis de Vanzé (commandé par le lieutenant Blanc).

J'ai participé avec mes camarades à beaucoup d'actions. Nous étions complètement inconscients, il faut le dire. Mais la jeunesse et l'élan patriotique étaient notre force. Nous avons participé à la Libération de Decize.

19 Lucien Neuwirth, *Ma guerre à seize ans*, Plon, Paris, 1988, pp. 117-118.

20 Les agents du canal et des bureaux d'affrètement ont opposé aux Allemands une résistance passive, destinée à retarder ou paralyser certains transports de marchandises, et des détournements de carburant à destination des maquis.

Le 8 septembre, la colonne Elster avait franchi le pont de Mornay. A ce moment-là, nous ignorions tout de cette colonne qui comprenait toutes les unités allemandes qui se trouvaient dans le Sud-Ouest de la France. Un camarade et moi, nous avons été désignés pour prendre faction à l'école du Faubourg d'Allier (alors évacuée), pour servir d'agents de liaison. Les premiers éléments de la colonne Elster arrivèrent dans la nuit du 8 au 9 septembre aux abords du canal latéral, à Germancy. Quelques accrochages sérieux se produisirent avec les maquisards.

Le 9 septembre, j'ai été désigné pour servir d'agent de liaison avec le groupe qui se trouvait dans une propriété près de l'école Sainte-Marie et des remparts. Dans l'après-midi, un détachement du Génie posait des charges sur le pont de Decize. Vers minuit, les Allemands, tentent de forcer le passage. La bataille s'engage. Les Allemands se retirent. Puis ils reprennent leur attaque. Je me rappelle bien les fusées éclairantes qu'ils lançaient, et qui donnaient une lumière étrange, vive, légèrement verte. Cela dura deux bonnes heures. C'est alors que le pont a sauté. Un bruit sourd, pas très perceptible dans le bruit de la bataille. Seuls les éléments du tablier avaient été endommagés, mais les poutrelles étaient intactes, en apparence. Les Allemands se sont alors retirés définitivement. Vers onze heures, [le lendemain] j'étais à ce moment chez Mme Rougetet, charcutière, le pont a sauté [deuxième explosion]; une déflagration qui, cette fois, a retenti sur l'ensemble de la ville.

Le 15 septembre, je suis allé me faire démobiliser auprès du capitaine Lacour, dans le bureau provisoire, installé dans l'actuel bureau de la station-service Girault-Roy, boulevard Voltaire ²¹."

Souvenirs "romancés" de Henri Dimanche ²².

Trois ans après la libération de Decize, le correspondant du *Journal du Centre* livre son témoignage dans un article intitulé *Anniversaire*. Le 8 septembre 1944, il se dirigeait vers Saint-Germain-Chassenay et il fut pris dans une étrange animation. "Que se passait-il donc ? les routes, les chemins de terre, tous les sentiers étaient pleins d'hommes en armes, de soldats aux uniformes divers, de convois automobiles arrêtés auprès d'une "roulante". A plusieurs reprises des factionnaires nous arrêtaient pour nous demander nos papiers, des officiers nous pressèrent de questions pour obtenir des renseignements. C'était l'armée de la Résistance ! C'étaient les gars des montagnes et des bois qui, maintenant au grand jour, poursuivaient et

21 Guy Rameau, témoignage rédigé le 31 mars 2003.

22 *Le Journal du Centre*, 10 septembre 1947.

harcelaient le boche ! Ils venaient de partout, du Béarn et de la Gascogne, du Limousin et de l'Auvergne ; ils portaient les écussons de toutes les armes ; ils avaient à leur tête des officiers d'active, de ceux qui n'attendaient pas de voir partir le dernier Allemand pour prendre le maquis et constituer des unités, des officiers aussi formés en hâte, parce qu'on manquait de chefs. Dans la matinée, ils entraient à Decize et, immédiatement, ils engageaient le combat contre une unité allemande cantonnée au château de Brain. Decize, à son tour, était libérée."

4 - Les cérémonies de la Libération.

Dans toutes les villes libérées, des cérémonies sont organisées afin de rendre hommage aux martyrs et de redonner confiance aux populations civiles. A Decize, les 10 et 11 septembre (sur la place de la mairie et au champ de foire), à La Machine le 11 septembre, à Saint-Pierre-le-Moûtier le 12, à Dornes, les groupes de maquisards et les soldats de la C.R. 6 participent à des défilés, à des levers des couleurs.

A Champvert, la cérémonie patriotique se déroule le 17 septembre. Le maire Antoine Prajoux et l'institutrice déposent des gerbes sur les tombes des trois fusillés de la commune. Des soldats présentent les armes²³. Ensuite un repas est offert aux F.F.I., préparé par le boucher-restaurateur Lacroix aux frais la commune (2000 francs). Le conseil municipal vote une motion de remerciement à Jean Lhospied, ancien instituteur et secrétaire de mairie devenu l'un des chefs de la Résistance. Un hommage est également rendu au nouveau préfet Robert Jacquin, représentant du général de Gaulle²⁴.

Après les ultimes combats, la première réaction est un sentiment de soulagement, comme en témoigne Charles Exbrayat : *"C'est fini, nous ne verrons plus ces junkers insolents se pavaner sur nos places et dans nos rues, nous ne verrons plus les soldats verts encombrer nos routes, nous ne tremblons plus pour nos femmes et nos enfants, pour nos cathédrales et pour nos villages. C'est fini ! [...] Nous sommes libres !... Une armée de gamins déguenillés et de vieux guerriers aux mains vides s'est levée pour essayer la tache souillant nos drapeaux et vous donner le droit de respirer à nouveau un air libre"*²⁵.

23 *La Nièvre Libre*, vendredi 21 septembre 1944.

24 *Registre des Délibérations Municipales de Champvert*, séance du 29 octobre 1944.

25 *La Nièvre Libre*, n°2, jeudi 14 septembre 1944. Le romancier Charles Exbrayat, alias lieutenant « Carnot », a combattu dans la Résistance. Il s'était installé à Toury-Lurcy et il a longtemps fourni des éditoriaux et des billets d'humeur au *Journal du*

Un peu plus tard, le poète patoisant Georges Blanchard ²⁶ célèbre à sa façon la libération de la Nièvre :

*"I sont partis les doryphores,
Les varts-de-gris, les fridolins,
I sont partis les mirliflores
Qu'fasint les jôs dans nout' pat'lins
Sans sément froumer la barriée,
Tout étonnés dé s'vouèr' roustis,
Un vrai feu d'enfer au derrièr'
I sont partis."*

Mais, la libération de Decize s'est aussi accompagnée de *débordements regrettables*. Henri Laurent rapporte que dans l'après-midi du 12 septembre, juste avant son départ pour Bourbon-Lancy, il a *"été témoin en ville de plusieurs scènes d'épuration qui [lui] ont laissé un arrière-goût amer : femmes tondues, et mise à sac et pillage d'une usine de vêtements de cuir. Thollon ne fut pas tendre pour ceux des nôtres qui s'y étaient associés ²⁷."*

Les drapeaux et les faux patriotes.

Les drapeaux français ornent les fenêtres et les toits pour fêter les F.F.I. Mais certains patriotes sont suspects. En quelques heures, ils ont changé d'idéal et *en font trop*, ce qui exaspère leurs voisins. Le 17 septembre, plusieurs habitants de Champvert acceptent mal que Louis D... ait pavoisé ; les gendarmes Maxime Enault et Paul Rouget viennent enquêter à propos des incidents qui ont mis en cause depuis une semaine cet homme qui proteste de sa réputation de *bon Français*.

Le 8 septembre, Louis D... s'est précipité au devant des F.F.I. et il a tenté de leur expliquer pourquoi il avait accepté d'être garde-voie : il avait besoin de la prime pour subsister. Le cantonnier Antoine Perrin intervient pour ajouter que D... aurait mieux fait d'avouer qu'il était chef milicien. Marguerite Grizard rappelle que D... avait menacé de dénoncer les habitants qui se passaient les tracts anglais parachutés dans les environs. La principale accusation porte sur la journée tragique où des soldats hindous (engagés dans la Wehrmacht) sont passés à Champvert et *« ont laissé de très mauvais souvenirs »* (ils ont violé deux jeunes femmes) ; Louis D... *« est allé leur*

Centre.

²⁶ Georges Blanchard a été lui aussi l'un des *pilliers* du *Journal du Centre*, où il a livré régulièrement ses *Berdineries d'un Arcandier*. Il avait pourtant écrit auparavant dans l'hebdomadaire *Le Pays Nivernais* en 1941 et 1942.

²⁷ Henri Laurent, *op. cit.* ; autre témoignage de Mme Hogard, 2 juillet 2004.

serrer les mains ». L'attitude passée de ce *collabo* notoire ne peut que lui attirer des ennuis.

Voilà pourquoi les F.F.I. et le maire de Champvert, M. Prajoux, n'interviennent pas quand D... est pris à partie par la famille Blondelet. L'éclusier Louis Blondelet se contente d'invectives, lui disant « *qu'il méritait une balle dans la peau, mais que lui [Blondelet] avait les mains trop propres pour le faire.* » Georges Blondelet, le fils du précédent, 19 ans, commis charcutier à Decize, frappe D... au visage. Le certificat médical établi par le docteur Mazilier montre que D... souffre de deux gros hématomes aux lèvres, qu'il a une dent cassée et qu'une partie de son appareil dentaire a été faussée.

A Verneuil, le 17 septembre, il y a aussi des *drapeaux imposteurs* : un groupe d'anciens combattants de 14-18 parcourt le village pour les enlever ; Adolphe Rouquette marche en tête, muni d'une échelle. Arrivés devant le débit de boissons, ils se heurtent à la patronne, qui brandit une queue de billard. Surgit alors Alexandre R..., un ouvrier agricole qui veut défendre la bistrotière ; armé d'un gros bâton, il frappe sur le crâne d'Adolphe Rouquette; celui-ci est assommé. Les gendarmes de Decize, chargés de cette enquête, transmettent le dossier au juge de paix ²⁸.



L'entrée de la Colonne Rapide 6 à Decize, coll. Isabelle Lasternas.

28 A.D.N., Justice de Paix de Decize, Jugements et Procès-verbaux de simple police, cote 4 U2-140.